

## L'EXPLORATION SCIENTIFIQUE DE L'AFRIQUE AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE EST-ELLE UNE ENTREPRISE GÉOGRAPHIQUE?

ISABELLE SURUN<sup>1</sup>

**Résumé:** En étudiant la relation scientifique qui se noue entre géographes de cabinet et explorateurs de l'Afrique occidentale au XIX<sup>e</sup> siècle, cette contribution montre que les explorateurs, dépassant les visées des géographes qui s'en tiennent à une géographie de la localisation et de l'inventaire, se révèlent les initiateurs d'une véritable géographie humaine de l'Afrique.

**Mots-clés:** Explorateurs, géographes (XIX<sup>e</sup> siècle), Afrique de l'ouest, géographie humaine, Société de Géographie de Paris.

**Abstract:** WAS 19<sup>th</sup> CENTURY SCIENTIFIC EXPLORATION OF WEST AFRICA A GEOGRAPHICAL ENTREPRISE? – In the nineteenth century, explorers of West Africa and geographers became involved in crossed scientific relationship. This paper emphasizes the upcoming gap between the scientific aims that geographers and explorers assumed. Geographers focused their investigations on location matters in order to map out traveler's routes through unknown countries, and thus give geographical images of the inner parts of Africa. In the meantime, explorers appeared to be the initiators of an actual human geography of Africa. Their work contributed to convey new paradigms into the geographical field better than the geographers had.

**Key-words:** Explorers, geographers (19<sup>th</sup> century), West Africa, Human Geography, Geographical Society of Paris.

**Resumo:** A EXPLORAÇÃO CIENTÍFICA DA ÁFRICA OCIDENTAL NO SÉCULO XIX FOI UM EMPREENDIMENTO GEOGRÁFICO? – Estudam-se as relações que no século XIX se estabeleceram entre geógrafos de gabinete e exploradores da África Ocidental. Insiste-se, neste artigo, no desfazamento entre objetivos científicos de uns e de outros. Os geógrafos

---

<sup>1</sup> 17 rue Affre, 75018 PARIS. EHGO (Paris I – CNRS). 9 rue Malher 75181 Paris Cedex 04.  
Tel. 33 44783380; Fax: 33 44783389.

dedicaram-se a questões de localização para traçar mapas itinerários e rotas de viagens em terras desconhecidas, facultando deste modo imagens do interior de África. Pelo contrário, os exploradores aparecem como os verdadeiros inovadores de uma Geografia moderna de África. O seu trabalho contribuiu mais do que o dos geógrafos para introduzir novos paradigmas na Geografia.

**Palavras-chave:** Exploradores geógrafos (século XIX), África Ocidental, Geografia humana, Sociedade de Geografia de Paris.

Cette contribution trouve son origine dans un ensemble de questions posées par l'interface explorateurs / géographes dans le cadre de l'exploration de l'Afrique Noire (en particulier l'Afrique occidentale) au XIX<sup>e</sup> siècle. En effet, contrairement à d'autres régions du monde pour l'exploration desquelles de grandes expéditions scientifiques ont été constituées, réunissant sur le terrain des savants de toutes les disciplines (ce qui était le cas de l'expédition des savants de Bonaparte en Egypte, ou de l'exploration scientifique de l'Algérie en 1840), l'Afrique noire a été visitée au XIX<sup>e</sup> siècle par des individus, des explorateurs qui ne se disaient pas géographes. Il ne s'agit donc pas à première vue d'une exploration dite "scientifique". La distribution des tâches semble donc avoir été claire entre ceux qui exploraient, ceux qui avaient un contact direct avec le terrain, d'une part, et ceux qui analysaient l'information que leur faisaient parvenir les premiers pour élaborer une synthèse, la connaissance géographique de l'Afrique, d'autre part, cette configuration particulière impliquant sinon une collaboration, du moins une circulation d'informations entre explorateurs et géographes (I. SURUN, 1996).

Cependant, un examen un peu approfondi des productions des uns et des autres nous amène rapidement à reconsidérer cette opposition schématique entre des explorateurs, simples techniciens de la recherche, envoyés sur le terrain pour en rapporter des éléments de réponse à des questions formulées par les géographes, d'une part, et, d'autre part, des géographes seuls habilités à travailler cette matière première et détenant ainsi une sorte de monopole du discours géographique.

Pour évaluer la géographicité des productions des uns et des autres et leur degré d'insertion dans le mouvement de la pensée géographique de l'époque, je me suis appuyée sur les conclusions d'un article publié en 1989 par Anne Godlewska (GODLEWSKA, 1989), dans lequel elle analyse successivement les travaux de d'Anville sur l'Egypte (vers 1780), ceux des membres de l'expédition napoléonienne en Egypte, puis ceux des géographes de l'exploration scientifique de l'Algérie (1840), montrant l'émergence vers 1840 d'une géographie qui abandonne progressivement la question de la localisation pour prendre en compte l'homme conçu comme intégré à un environnement, et aborder de nouveaux thèmes tels que les mouvements de population, une description géopolitique du monde, la question de la territorialité, ou encore la géographie commerciale.

On peut rencontrer dans certaines déclarations de principe des géographes de la

Société de Géographie de Paris, dès sa fondation, une sensibilité assez nette à ces nouvelles tendances de la géographie définies par Anne Godlewska, comme en témoignent ces quelques extraits d'un discours prononcé devant les membres de cette société savante en 1822<sup>2</sup>:

“Ne voir dans la terre que nous habitons qu'une sphère dont on chercherait à déterminer les sections différentes, les dépressions, les aspérités, ce serait la changer en désert.”

“Je vois, autour du géomètre qui la mesure, les plantes dont elle est couverte, les animaux qu'elle nourrit, les nations qui la fécondent ou la ravagent. Le point d'appui de vos observations est dans le ciel; mais le but auquel vous les rapportez est sur la terre.”

Ainsi, la terre qui se présente comme objet au géographe n'est plus seulement une terre dont on se propose de “connaître ses climats, ses degrés, son partage avec la mer et tous les accidents de sa surface”, une terre à mesurer et à inventorier sans référence à l'homme qui l'habite. Mais retrouve-t-on, dans la production géographique spécifiquement consacrée à l'Afrique, les tendances de cette nouvelle géographie?

On essaiera de répondre à cette question en s'appuyant sur les travaux que consacrent à l'Afrique les géographes de la Société de Géographie de Paris, et, du côté des explorateurs, sur les relations de voyages de Park (premier voyage, 1798; deuxième voyage, 1805), Clapperton (premier voyage, 1822), Caillié (1827-1828), Barth (1849-1855) et Binger (1887-1889), qui correspondent à de grands moments de l'histoire de l'exploration de l'Afrique occidentale (bassins du Niger et du Lac Tchad, espaces situés entre la zone sahélienne et la côte du Golfe de Guinée). L'analyse de ce corpus se proposera de mettre successivement en évidence ce que les géographes attendent des explorateurs et la manière dont les explorateurs répondent à cette attente.

Qu'attendent les géographes des explorateurs en vue de faire progresser les connaissances géographiques sur l'Afrique? Ils espèrent avant tout que des Européens s'y rendent, et ne se privent pas de les y inciter, par des propositions de prix, des instructions aux voyageurs. Entre 1826 et 1830, la Société de Géographie publie cinq propositions de prix pour des travaux géographiques sur l'Afrique (“Voyage dans la Cyrénaïque”, 1826; “Voyage à Tombouctou”, 1826; “Voyage à l'ouest du Darfour”, 1830; “Voyage au Lac Tchad”, 1830; “Voyage au Lac Marawi”, 1830). Mais, tandis que pour d'autres régions du monde, qui suscitent cependant un moindre intérêt chez les géographes de la Société de Géographie, les propositions de prix sont formulées de manière à donner une orientation thématique aux recherches géographiques à entreprendre (par exemple “Orographie de l'Europe”, 1826; “Itinéraire statistique et commercial de Paris au Havre”, 1823; “Antiquités du Guatemala et du Mexique”; “Origine des peuples d'Océanie”, 1824)<sup>3</sup>, dans le cas de l'Afrique, on ne rencontre que

---

<sup>2</sup> Rapport fait à la Commission Centrale de la Société de Géographie de Paris, par M. Roux, le 1<sup>er</sup> février 1822. Publié dans le *Bulletin de la Société de géographie*, 1<sup>re</sup> série, I, 1823, pp. 40-42.

<sup>3</sup> Voir Fierro, Alfred: *La Société de Géographie, 1821-1946*, pp. 247-248: Annexe 3, “Prix et

des formulations *a minima*, comme s'il suffisait d'être allé à l'endroit demandé et de pouvoir le prouver pour faire l'œuvre de géographe en Afrique, ou en tous cas pour mériter les lauriers décernés par les géographes de la Société de Géographie. L'Afrique, qui est le continent le plus "demandé" par les géographes de la Société de Géographie (elle sera constamment majoritaire, pendant tout le siècle, à la fois dans les médailles d'or décernées par la Société de géographie et dans la part que lui consacre le *Bulletin de la Société de Géographie*), est aussi celui à propos duquel les exigences des géographes semblent être les moins importantes.

On retrouve ce faible niveau d'exigence dans les instructions que publie la Société de Géographie à l'attention de voyageurs devant se rendre en Afrique. Ainsi, dans les instructions qu'il rédige pour le voyage de Raffanel, en 1844, Jomard se contente presque d'étudier – de manière très pointue – les différents itinéraires qui s'offrent au voyageur pour se rendre du bassin du Sénégal à celui du Niger, puis à celui du Lac Tchad, et enfin au Nil Blanc, en les évaluant à la fois du point de vue de leur plus ou moins grande facilité d'accès pour le voyageur et de leur plus ou moins grand intérêt scientifique, l'intérêt le plus grand étant évidemment accordé à l'itinéraire vierge de tout passage européen, celui qui traverse une tache blanche de la carte<sup>4</sup>.

Pour le géographe, c'est bien l'itinéraire qui importe, un itinéraire que Jomard recommande de recueillir le plus soigneusement possible, en notant les toponymes très précisément, à la fois en arabe et en transcription française, car l'itinéraire, qui décline un chapelet de fleuves ou de rivières traversés, de villes, de villages, de routes parcourues, (ou pour reprendre les expressions de Jomard, d' "eaux courantes et stagnantes", de "lieux habités", de "routes parcourues par les natifs") comme autant de points de repères dans un espace inconnu, est ce qui permettra au géographe de construire la carte et de localiser.

En effet, ce que retient le géographe de la moisson de renseignements rapportés par l'explorateur, c'est cet ensemble de points reliés entre eux par le fil de l'itinéraire avec lequel il va pouvoir coudre la carte. D'ailleurs, l'essentiel des travaux publiés jusque dans les années 1840 et 1850 par ces géographes spécialistes de l'Afrique que sont Jomard et d'Avezac, illustrent cette démarche de cartographie critique qui consiste à recouper très soigneusement les itinéraires des explorateurs pour les déployer sur le papier: la carte n'est pas autre chose que cette toile d'araignée d'itinéraires sur fond blanc.

Lorsque le géographe propose au voyageur d'autres objets d'étude que l'itinéraire lui-même, comme le fait Jomard dans les instructions à Raffanel ou dans les conseils pour un voyage à Tombouctou<sup>5</sup>, c'est, semble-t-il, à titre simplement documentaire: il s'agit d'établir un relevé des plantes, animaux, races humaines, mœurs, costumes, habitats, objets de commerce, etc., sans quitter la logique de l'inventaire, sans jamais proposer d'établir un lien entre les hommes rencontrés en chemin, leurs activités et la

---

récompenses proposés par la Société de Géographie entre 1822 et 1834".

<sup>4</sup> *Bulletin de la Société de Géographie*, 3<sup>ème</sup> série, XI, 1849, pp. 76-98.

<sup>5</sup> *Bulletin de la Société de Géographie*, 1<sup>re</sup> série, V, 1826, pp. 590-591.

terre qu'ils habitent.

Il semble bien que l'on soit encore ici dans une géographie de la localisation et de l'inventaire, assez proche de celle qui se pratiquait au XVIII<sup>e</sup> siècle et que l'on pourrait appeler le degré zéro de la géographie. Dans cette Géographie de l'Afrique proposée par les géographes de la Société de Géographie dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les lieux parcourus par l'explorateur dessinent une figure de l'espace parce qu'on peut les inscrire sur la carte, mais le géographe ne semble pas s'intéresser à la façon dont ces lieux s'inscrivent dans l'espace du terrain et des hommes qui l'habitent.

Quelle est, maintenant, l'attitude des explorateurs eux-mêmes vis-à-vis de cet exercice imposé qu'est la géographie de localisation, la "géographie positive", comme on l'appelait alors?

Ils sont, dans leur majorité, conscients de la mission que leur assignent les géographes mais sont souvent mal équipés pour effectuer les relevés de positions astronomiques que l'on attend d'eux, soit qu'ils ne disposent pas des instruments nécessaires, soit qu'ils ne maîtrisent pas l'usage des instruments les plus sophistiqués, soit qu'ils se trouvent par la force des choses dans l'incapacité d'en faire usage.

Ainsi, René Caillié, qui voyageait dans la clandestinité, sans instruments, se faisant passer pour un musulman, explique-t-il qu'il était obligé de consigner ses notes dans un carnet, la nuit, pour ne pas éveiller les soupçons de ses compagnons de voyage devant lesquels il eût été extrêmement imprudent d'effectuer des repérages plus approfondis. L'Allemand Heinrich Barth, lui, tient à s'excuser de l'imprécision de ses relevés d'itinéraires pourtant remarquables, tous effectués à l'aide d'une simple boussole et d'un chronomètre, seules techniques qu'il maîtrisât.

Quant à l'obligation de réussite concernant le but du voyage, le point à atteindre, l'itinéraire à parcourir, beaucoup de voyageurs sont amenés par les circonstances à s'en dégager assez rapidement. Ainsi l'Anglais Clapperton encourt-il les foudres de la communauté scientifique pour avoir décidé de rebrousser chemin après avoir atteint la ville de Sokoto, capitale de l'Empire du même nom, au lieu de pousser un peu plus avant pour atteindre le Niger dont le cours était une énigme qui intéressait les géographes bien davantage que la description de l'Empire de Sokoto. Quant à Raffanel, pour qui Jomard avait rédigé un programme de découvertes aussi grandiose qu'irréaliste, puisqu'il ne s'agissait pas moins que d'une traversée du continent, du Sénégal au Nil, il fut finalement retenu prisonnier huit mois par les Bambara et n'atteignit pas le Niger. Dans sa relation de voyage, il ne s'étend guère sur les circonstances qui l'ont poussé à décevoir l'attente suscitée par son voyage, mais propose une étude très élaborée de la société bambara, étude dont l'intérêt nous semble aujourd'hui incontestable. Ces deux exemples révèlent une attitude commune à deux voyageurs qui renoncent à apporter leur pierre à une énigme géographique définie par des géographes de cabinet, et renoncent par là-même à s'illustrer comme découvreurs émérites aux yeux de la communauté scientifique, mais préfèrent fonder leur contribution sur l'étude d'une société africaine qui leur a semblé digne d'intérêt. En somme, la découverte géographique ne se trouvait peut-être pas là où les géographes

envoyaient les explorateurs la chercher.

Partis pour arpenter la terre avec les outils du géomètre, beaucoup de voyageurs se sont retrouvés confrontés à une réalité humaine qui, par son épaisseur politique, ethnique, sociale, religieuse, économique, s'est révélée susceptible de faire obstacle à leur projet de mesurer systématiquement cette terre. Et parce qu'elle leur a fait obstacle et s'est imposée à eux, ils ont bien souvent choisi d'infléchir leur projet pour lui faire une place et entrepris de mesurer son épaisseur. Finalement, ils ont peuplé d'hommes les blancs de la carte, ce qui n'était pas exactement le projet que leur avaient assigné les géographes.

Or, cette réalité des sociétés humaines qui s'est imposée à eux, ils ont su, en en faisant leur objet d'étude, la considérer dans ses deux dimensions à la fois historique et spatiale.

On relèvera de nombreux exemples de mise en profondeur historique des sociétés africaines sous la plume de Barth, qui maîtrisait parfaitement l'arabe, possédait plus que des rudiments des langues tamachek, kanouri, haoussa et peule, et sut mettre à profit ses compétences linguistiques pour collecter les sources orales de l'histoire de ces peuples (récits de fondation, listes dynastiques) et effectua des copies de plusieurs manuscrits arabes. Sensibilisé à l'histoire des peuples, Barth sut mieux que personne mettre en évidence l'histoire en marche dans leur présent: il remarque les fluctuations et les retournements d'hégémonie qui se jouent aux marches des états africains, l'existence de zones tampon entre deux états hostiles, les conséquences de ces guerres sur la population et son inscription dans l'espace (ex: il mentionne tel village visité lors d'un premier passage, devenu lors d'un second passage, cinq ans plus tard, un village fantôme dont la population s'est transportée quelques lieues plus loin pour le reconstruire, il se rend sur les lieux de l'ancienne capitale ruinée du Royaume de Bornou, etc).

Pour ces voyageurs, l'inscription des sociétés dans l'espace se traduit même dans la tentative de produire une cartographie originale, qui n'a plus grand chose à voir avec la cartographie d'itinéraires des géographes. Dans un ouvrage intitulé *Esquisses sénégalaises*, l'Abbé Boilat est le premier, en 1853, à proposer une carte ethnique précise des peuples de Sénégambie ("Carte des Peuples du Sénégal ... pour servir à l'intelligence de leur histoire"). Barth, lui, porte sur ses cartes des mentions décrivant la nature du terrain parcouru (marécageux, sableux, herbeux, caillouteux ...) ainsi que les limites de l'extension de telle ou telle plante (le palmier doum, par exemple). Le souci de l'extension des phénomènes dans l'espace, la question de l'identification sur le terrain de limites poussera Binger, plus tard (1892), à proposer à la fin de son ouvrage toute une série de cartes thématiques: carte des densités de population, des religions, des voies commerciales par type de produit, et, là aussi, des limites de culture (limite Nord et Sud de l'arbre à beurre, limite Nord de l'igname et du palmier à huile ...).

Enfin, dernier élément à porter au crédit d'une géographie humaine des explorateurs, ceux-ci ne se sont pas contentés de faire des sociétés africaines un objet

d'étude: ils ont fait de l'homme africain le sujet de sa géographie, en reconnaissant et en prenant largement en compte dans leurs travaux la connaissance qu'il pouvait avoir de son propre espace, d'abord en sollicitant des informations sur les itinéraires, "routes pratiquées par les natifs", comme dit Jomard, auprès de commerçants habitués à voyager dans l'espace ouest-africain (la collecte de ces itinéraires, considérable, occupe chez Barth, par exemple, des dizaines de pages d'appendices, elle est même intégrée dans la carte de synthèse au même titre que les itinéraires d'autres voyageurs européens). Mais au delà de cette collecte d'itinéraires, ils ont cherché, bien loin de la méfiance professée par les géographes à l'égard de ce type d'information, à avoir accès à la façon dont certains Africains se représentaient leur espace et les espaces voisins. Ainsi, Barth, qui a longuement fréquenté le Sultan de Sokoto, propose une carte administrative très précise de cet empire avec des estimations du nombre d'habitants des principales villes et régions, qu'il déduit des informations dont disposait l'administration du Sultan, les données fiscales: le Sultan mesurait l'importance relative des différentes provinces à l'aune du tribut annuel fourni par leurs gouverneurs. Quant à Clapperton, il obtient du secrétaire particulier du même Sultan une représentation cartographique du cours du Niger (qui ne fait pourtant pas partie de cet empire), sur laquelle on distingue très bien le Delta intérieur du Niger, le coude décrit par le fleuve et son inflexion vers le sud en aval de Tombouctou. Cette carte, publiée par Clapperton dans son ouvrage, figurait des régions à l'époque inconnues des Européens. Elle suscita la perplexité de Jomard qui ne parvint à en apprécier la pertinence qu'après que les mêmes régions aient été parcourues par des voyageurs Européens et que les frères Lander aient établi la réalité d'un débouché de ce fleuve dans le Golfe de Guinée, dont Jomard a si longtemps douté, supposant – comme beaucoup de géographes – l'existence d'une barrière montagneuse constituée par les mythiques Monts de Kong qui auraient obligé le fleuve à se diriger vers l'est. Là encore, la découverte géographique ne se trouvait pas là où les géographes étaient naturellement portés à aller la chercher.

Cette plongée dans les travaux d'explorateurs et dans les complexités de la relation qui s'établit entre exigences scientifiques des géographes et recherches menées sur le terrain de l'exploration nous amène à suggérer la nécessité de dépasser l'opposition trop schématique entre une exploration qui aurait été active sur le terrain mais "géographiquement" ou scientifiquement passive et une géographie absente du terrain mais active scientifiquement. Il semble en effet qu'il faille reconnaître que l'exploration tient sur l'Afrique un discours qui peut à maints égards être considéré comme géographique et dont les auteurs assument pleinement une part de scientificité, sans pour autant manifester l'ambition de mener une exploration proprement scientifique.

Ainsi, comme on l'a montré à travers de nombreux exemples, c'est en ce qu'elle dépasse, et de loin, les visées des géographes eux-mêmes, que l'exploration de l'Afrique au XIX<sup>e</sup> siècle peut être reconnue comme une entreprise géographique: elle illustre le passage d'une géographie de la localisation et de l'inventaire à une

géographie tournée vers l'homme mieux que ne le font les travaux des géographes.

## BIBLIOGRAPHIE

BARTH, H. (1857-1858) – *Travels and discoveries in north and central Africa*, London.

BINGER, L.-G. (1892) – *Du Niger au Golfe de Guinée*, Paris.

BOILAT, D. (1853) – *Esquisses sénégalaises*, Paris.

CAILLIE, R. (1830) – *Journal d'un voyage à Tombouctou et à Jenné dans l'Afrique centrale*, Paris.

DENHAM, D.; H. CLAPPERTON (1826) – *Narrative of travels and discoveries in northern and central Africa, in the years 1822, 1823 and 1824*, London.

FIERRO, A. (1983) – *La Société de géographie, (1821-1946)*, Paris.

GODLEWSKA, A. (1989) – Traditions, Crisis, and New Paradigms in the Rise of the Modern French Discipline of Geography, 1760-1850. *Annals of the Association of American Geographers*, 79 (2): 192-213.

PARK, M. (1799) – *Travels in the interior districts of Africa*, London.

RAFFENEL, A. (1856) – *Nouveau voyage dans le pays des Nègres*, Paris.

SURUN, I. (1996) – De l'explorateur au géographe. La Société de géographie et l'Afrique (1821-1854). In LECOQ, D.; A. CHAMBARD (1996) – *Terre à découvrir, Terres à parcourir*. Paris, Publications de l'Université Paris 7 – Denis Diderot: 259-281.